La racine de tous les maux

Quand j'étais toute petite, je ne pouvais jamais comprendre l'importance de l'argent. Le cas qu'en faisaient les adultes m'échappait. Le manque d'argent ne me semblait jamais être une raison valable pour le manque des bonnes choses qui rendent la vie agréable. Les explications qui m'étaient données ne faisaient que m'égarer de plus en plus. « Si l'homme doit avoir de l'argent pour acheter ce dont il a besoin », disais-je en protestant, « et le gouvernement imprimant la monnaie, pourquoi n'en imprime-t-il pas en assez grande quantité afin de la distribuer aux gens qui en ont besoin ? ».

Et aucune discussion, si patiente et si prolongée fût-elle, sur les embrouillements de l'économie et sur les complications de la finance, n'arrivait à me convaincre de l'erreur de ma solution. Les pièces usées, les billets de banque verts et crasseux, étaient, pour ma jeune intelligence, beaucoup moins importants que les choses matérielles que, grâce à ces pièces et à ces billets de banque, on aurait pu acheter.

Ils sont, encore aujourd'hui, moins importants.

Des années ont passé et n'ont fait que raffermir ma conviction que le règlement de la distribution des biens de ce monde en signes monétaires est non seulement ridicule, mais exécrable.

Je n'espère plus voir le gouvernement imprimer des rames de papier-monnaie sans valeur afin de satisfaire les besoins des millions de déshérités qu'il régit. Le peu même que je sais de l'économie m'avertit du désastre qui en résulterait. La question qui se pose maintenant à mon esprit est celle-ci :

« Pourquoi après tout nous servons-nous de l'argent ? ».

Il n'est besoin d'aucune étude de la finance pour se rendre compte que l'argent n'a aucune valeur, sauf la valeur arbitraire qu'une civilisation complexe lui a attachée afin de simplifier les ramifications du commerce. Dès qu'eurent cessé les jours anciens de l'échange équitable – un boisseau de maïs pour un boisseau de blé – les problèmes posés par le commerce exigèrent l'établissement définitif d'un moyen universel d'échange. L'argent n'est rien d'autre que cela. Et il me semble encore injuste que ces pièces de métal et ces chiffons de papier arbitraires, puisque intrinsèquement sans valeur, puissent instituer la différence entre la vie et la mort, entre le confort et la rigueur, entre la confiance et le désespoir pour chaque être humain sur la terre.

L'argent n'est plus une simplification. Il a cru comme le monstre de Frankenstein, rapetissant le but pour lequel il avait été conçu.

Le système de l'échange monétaire a assigné une valeur fausse aux choses possédées, en douant d'un pouvoir épouvantable ceux qui possèdent le plus. Il a transformé en vertu l'ignoble rapacité en la dénommant Ambition. Il a donna naissance à une quantité de convoitises ayant leur source dans la richesse et le pouvoir qui en émane. Il est responsable de la guerre, des crimes, de toutes espèces de vices commercialisés, de la misère économique et du spectacle horrible, dans les pays civilisés, de l'esclavage économique, beaucoup plus affreux et plus profondément enraciné que l'esclavage des nègres ne le fut jamais.

Ce que je viens d'écrire exprime des faits opposés à l'usage de l'argent. Voyons

maintenant l'autre côté :
Le cas d'un système économique sans argent est aussi simple à présenter qu'impartialement facile à comprendre. Un monde sans argent et sans rien qui remplace l'échange monétaire ne serait pas le chaos, comme quelques-uns pourraient le supposer. Ce ne serait pas un monde dans lequel le progrès resterait stagnant et où l'ambition véritable mourrait d'inertie, comme voudraient nous le faire croire les alarmistes. Ce ne serait pas un monde de désœuvrés, chacun faisant de son mieux pour vivre aux dépens des autres, sans être eux-mêmes forcés de travailler, comme d'autres le proclament. Hélas ! nombreux parmi nous sont ceux qui ne pensent à l'initiative qu'en termes monétaires et conçoivent la puissance économique comme l'unique stimulant qui puisse aiguillonner l'homme au travail. De telles conceptions ne font que souligner la fausse base de la vie qui les engendre.
Mais quel genre de monde aurions-nous sans argent ? Je crois que ce serait un monde ignorant la pauvreté, la faim, et le chômage ; qui ne connaîtrait ni le travail de l'enfance, ni le surmenage, ni la misère économique, ni la peur du lendemain, ni la misère lancinante d'aujourd'hui ; ni l'ignorance qui provient du manque d'éducation, ni la cruauté qui prend sa source dans l'avarice et l'insécurité. Je crois que ce serait un monde où l'homme choisirait son travail personnel et travaillerait aux choses auxquelles il serait le mieux adapté.
Je crois que ce serait un monde dans lequel tous pourraient être bien nourris, bien vêtus, bien habillés et où tous vivraient en plein confort. Je crois que ce serait un monde où tous auraient un droit égal à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur ; où

chacun aurait une part égale aux produits du pays, obtenus par le travail de tous et pour tous.
C'est une chose facile à envisager. Le fondement d'un système économique, quel qu'il soit après tout, n'est ni plus ni moins que la vieille loi de l'offre et de la demande. Dans notre économie actuelle de disette, l'offre est limitée par la demande et la demande est limitée par sa capacité de paiement. Et cette capacité est encore limitée du fait des produits eux-mêmes, dont la production nous fournit notre pouvoir d'achat. Le profit, qui est le ressort principal de notre système monétaire, est responsable du retard qui existe entre la production et la consommation, puisque celui qui produit — l'ouvrier industriel ou le fermier — reçoit moins pour ce qu'il produit que la somme qu'il doit payer en le rachetant pour son propre usage. C'est ainsi que la demande se freine derrière l'offre et que la production doit être arrêtée jusqu'à ce que le surplus soit consommé, réduisant par la suite le pouvoir d'achat à un minimum final.
Dans un système qui abolirait l'argent et le profit qui en dérive, la demande serait égale au rendement. La demande s'élèverait et, avec elle, l'offre jusqu'à ce que, avec le temps, chaque pays produise à plein rendement pour satisfaire les demandes de ses habitants. La demande, même actuellement, est suffisante pour les fermiers et les ouvriers industriels en complète activité ; ce qui manque c'est l'argent. En un mot, dans un monde sans argent où l'homme pourrait obtenir tous les produits dont il aurait besoin, rien qu'en les réclamant, la demande ne pourrait faire défaut.
La production serait-elle suffisante pour équilibrer la demande énorme que, seul, le manque d'argent empêche de se manifester aujourd'hui ? Eh bien, je ne suis pas économiste. Je n'ai

pas de statistique à citer. Je sais seulement que des produits pourrissent sur les arbres et dans les champs ; que des usines restent fermées ou ne travaillent qu'à mi-rendement ; que de vastes parties de terre restent non défrichées ; que des minéraux de toute nature ne demandent qu'à être extraits et qu'il y a un monde inimaginable qui nous entoure, monde que la science pourrait explorer et utiliser.

Rien qu'aux États-Unis, si l'on utilisait complètement les ressources du pays, il y en aurait assez pour fournir l'équivalent d'un revenu de cinq mille dollars par an à chaque famille. Cette somme, au moins, est un fait statistique. Sachant cela, je m'aventure à prédire qu'étant donné les vastes ressources de la terre à notre disposition et l'énorme force humaine au travail, les produits ne manqueraient pas.

Dans le système actuel, il ne paie pas d'utiliser les ressources découvertes ou à découvrir.

Dans un système de libre échange des produits du travail, ces choses prendraient leur place légitime.

Il n'y aurait pas de surplus jusqu'à ce que tous aient obtenu ce dont ils ont besoin pour mener une existence décente ; alors le surplus existant serait transformé en produits de luxe pour le grand nombre au lieu de l'être pour quelques privilégiés.

L'invention naîtra dès lors que chaque simplification rendrait plus facile le travail qui serait pour le bénéfice de tous et non la cause de sacrifices humains. Les machines seraient utilisées pour fournir le loisir et non pour augmenter le chômage.

Ceci serait la démocratie poussée à son plus haut point et portée à son extrême logique.

Il est tout à

fait évident qu'avec un tel système, les maux émanant de la rapacité n'existeraient plus. Les vices, les crimes, la violence, la corruption, la guerre même nécessairement, disparaîtraient une fois que leur cause économique aurait disparu ! Et ainsi, une société sans argent où le travail s'échangerait librement contre les produits, ne comporterait pas seulement et simplement l'abolition des maux économiques, ce serait un monde tout à fait nouveau, un monde meilleur, le monde qu'avec espoir nous rêvons comme héritage pour nos enfants et leurs petits enfants.

Une Utopie ?

Peut-être. D'une façon comme d'une autre, ce ne sera pas une tâche facile à accomplir que celle de répandre une telle doctrine à travers le monde jusqu'à ce qu'elle soit réalisée. C'est, une tâche qui prendra des années, peut-être bien des siècles. L'introduction d'un tel système ne causerait aucun chaos dans le mécanisme précis et pesant de la civilisation. Elle ne comporterait même pas la maxime, ordinairement citée pour excuser les imperfections d'autres projets utopiques, que « quelques-uns doivent souffrir pour le bien du grand nombre ». Personne ne souffrirait et ne perdrait à ce changement. Même le plus riche des hommes ne peut consommer, lui et sa famille, qu'une partie limitée des produits du monde. Cette partie il n'aura qu'à la prendre, lui et tous les autres. Le point sur lequel repose un tel système, c'est qu'il ne pourrait avoir lieu sans concéder le même droit aux autres. C'est le principe, base de toutes les grandes philosophies et même des religions ; principe qui n'est réalisable qu'à condition que, pour en bénéficier, l'homme doive y adhérer de plein gré.

Il se peut que certains
trouvent, des objections à faire, même à ce
principe universel de bien-être. Ils pourraient le flétrir
en l'appelant un projet de « timbrés »,
ou en l'accusant d'être un « isme »
dangereux, même comme constituant une nette tentative de
renverser le gouvernement et de plonger la société dans
l'anarchie.
À de tels réactionnaires
je ne peux que répondre : que le progrès a
toujours été réalisé par la révolte
contre un mauvais état des choses. Je ne peux mieux faire que
de leur rappeler le discours qu'un jeune et célèbre
rebelle fit, il y a moins de deux cents ans, discours qui est
devenu
une partie de nos traditions américaines. Laissez-moi
emprunter ce qui suit, à ce discours pour leur répondre :
« *if this*
be treason, gentlemen, make the best of it »
« Si ceci est
de la trahison, messieurs, faites-en votre profit. »
Edna Larkin [[Traduction
par Jules Scarceriaux. extrait du journal Opportunity, publié
par l'Ecole publique des Arts Manuels pour Adultes de Los
Angeles
(cours du soir).]]